

1936

Je suis assise avec Papa sur un banc en bord de mer. Je dois avoir environ trois ans. J'ai le soleil dans les yeux. Un homme au chapeau blanc prend des photos. Papa rit. La brise fait gonfler sa chemise blanche, mais j'ai chaud à cause du soleil et parce que je suis blottie tout contre Papa et qu'il me serre fort dans ses bras. Je ne pourrais pas me sentir plus à l'aise, et c'est comme si je me rendais compte pour la première fois que Papa est quelqu'un de spécial. Pas seulement un personnage en arrière-plan. Il est présent, et je me sens en sécurité avec lui.

Cet instant s'achève très vite. Oncle Führer, qui nous observait, lance « À moi ! », et Papa bondit du banc pour lui céder sa place. Lui aussi veut sa photo avec moi. Je le connais à peine. Il s'assied tout près de moi, et je dois basculer ma jambe, la croiser par-dessus l'autre pour qu'il ne la touche pas. Je sais qu'il voudrait passer son bras autour de mes épaules, comme Papa.

Je sens son souffle sur moi et j'essaie d'oublier sa présence.

« Toi, Helga Goebbels, tu es ma petite fille préférée du monde entier. Si seulement tu avais vingt ans de plus ! »

L'homme au chapeau blanc rit. Papa rit. Je fais la sourde oreille. Oncle Führer se penche plus près ; il a la même odeur que les meubles dans les chambres des domestiques. Je peux faire comme s'il n'était pas là. Je me détourne et regarde l'objectif.

Je pense qu'il s'agit de mon premier souvenir.

*
* *

Je suis assise dans une chaise haute et Maman est installée face à moi. Elle est penchée vers moi et tient mes deux mains dans l'une des siennes. De l'autre, elle approche une cuillère de ma bouche.

« Tchou, tchou, dit-elle gaiement. Le train arrive. Le train arrive. »

Une sorte de gelée grise repose dans le couvert. Ça sent les vieux vêtements que la cuisinière fait bouillir sur le poêle. Je connais le coup du train, et quand la cuillère atteint ma bouche je garde les lèvres scellées. Maman insiste et je secoue la tête comme pour la repousser. « Allez, Helga, le train arrive. Il veut entrer en gare. » Elle m'écrase les mains. Le métal de la cuillère cogne contre mes lèvres. Je n'ouvrirai pas la bouche. Je n'ouvrirai pas la bouche. Maman appuie plus fort, et je goûte un peu de cette pâte spongieuse et savonneuse.

Maman pousse la cuillère plus loin. Un morceau granuleux me tombe au fond de la gorge. Prise d'un haut-le-cœur, je le recrache.

*
* *

Je porte une robe blanche à manches courtes. Ma sœur Hilde en a une plus jolie. La sienne a une ceinture rose foncé et de petits boutons de rose autour de l'ourlet. La mienne est unie et j'ai froid aux bras ; en plus, mes nouvelles chaussures en cuir verni, rutilantes, me font mal aux pieds.

Nous sommes dans une pièce immense avec un plafond haut comme le ciel. On pourrait y amasser un million de personnes – toute la foule enthousiaste qu'il y a sur la place dehors – si elles grimpaient sur les épaules les unes des autres ou s'y entassaient comme des sardines, mais il n'y a que quelques hôtes de marque, ça semble donc un peu vide. Des hommes en uniforme, des dames à chapeau et talons. Je ne vois pas d'autre enfant.

Nous nous mettons en file pour serrer la main à oncle Führer. C'est son anniversaire. Je ne veux pas lui serrer la main. Je l'ai déjà fait, et je sais que c'est comme saisir une limace morte. Hilde est juste devant moi, les plus petits d'abord. Ce chanceux de Helmut est resté à la maison parce qu'il n'est encore qu'un bébé. Mais Hilde semble s'en fiche. Elle lui serre la main, lui fait une révérence et s'éloigne élégamment vers les gâteaux. Et à présent, c'est mon tour. Le mieux

est de ne pas le regarder. Papa est derrière moi, les mains croisées patiemment, avec un sourire de façade signifiant « ah, ah, ah, quel sacré numéro ». Je fais un pas de côté et examine la pièce. Je vois la longue table couverte de gâteaux, les grandes fenêtres, les chandeliers en or. Un orchestre joue à l'extérieur. Je garde les bras croisés sur ma poitrine afin qu'oncle Führer ne puisse pas me prendre la main. Il se penche vers moi. Une haleine de chou. Je suis forcée de me replier contre le mur. Tout le monde attend son tour. Je me dépêche d'en finir – un hochement de tête poli, sans même le regarder – et je m'empresse d'aller rejoindre Hilde. Elle a atteint les gâteaux. Je suis en train d'hésiter entre celui fourré au chocolat et le cœur en pain d'épice quand Papa arrive derrière nous. Il ne rit plus du tout ; ses lèvres sont étirées sur un rictus tout en dents.

Il se plie en deux pour me chuchoter à l'oreille : « Les petites filles malpolies n'ont pas le droit aux gâteaux. »

Premier jour dans le bunker

Dimanche 22 avril 1945



Je suis allongée sur la couchette du bas ; Heide s'est finalement endormie contre moi, la tête dans le creux de mon bras et les pieds sur mes tibias. Je ne pourrai jamais dormir dans cette position. Nous sommes collées l'une à l'autre, parce que le matelas est affaissé au milieu. L'empreinte de tous les soldats qui ont dormi ici avant nous. Personne d'autre ne voulait partager son lit avec Heide parce qu'elle bouge beaucoup. Il n'y a que deux lits superposés pour nous six – Hedda dort au-dessus de nous et Hilde au-dessus de Holde ; quant à Helmut, il est allongé sur une couverture à même le sol. Il est ravi. Quand nous nous sommes rendu compte que nous n'aurions pas chacun notre lit, il a déclaré :

« Tous les Allemands doivent savoir faire des sacrifices en ces heures sombres. » Il a toujours voulu faire comme Papa. En tout cas, il s'est endormi immédiatement, ce qui est relativement incroyable étant donné qu'il n'y a qu'une fine épaisseur de tissu entre le béton et lui. Maman dit qu'ils nous trouveront d'autres lits demain. J'espère que les matelas seront meilleurs. Je ne peux pas lire, car la seule lumière est une applique et que ça dérangerait les autres si je l'allumais.

Nous sommes arrivés en début de soirée. Nous n'étions de retour à Berlin que depuis deux jours, et nous pensions séjourner dans notre bunker sous le ministère, mais Papa est soudain venu nous chercher dans l'après-midi. Il a décrété que le meilleur endroit pour nous était le bunker du Führer ou, plus précisément, le pré-bunker, qui mène au *Führerbunker*. Il est bien moins confortable que celui de la maison : il n'y a pas de tapis, pas de décorations aux murs – du moins dans notre chambre –, les lits sont plus petits, les draps plus rêches, les couvertures moins épaisses.

Notre Führer est venu jusqu'au cœur de Berlin pour mener l'assaut final contre les hordes russes. Nous sommes ici pour lui témoigner notre soutien. Papa dit que nous avons beaucoup de chance d'avoir cette occasion de prouver notre loyauté. Selon lui, c'est un moment très important de notre histoire et un grand honneur d'en faire partie. Notre courage est un exemple pour tout le peuple allemand. Nous sommes tout proches de la victoire, d'après lui. Personnellement,

je ne trouve pas que ce soit une réelle preuve de courage quand on n'a pas eu le choix.

Nous sommes juste tous les six, avec Papa et Maman. Nous avons laissé nos deux grands-mères et nos deux gouvernantes à la maison. Quand Papa a téléphoné à l'île de Schwanenwerder pour nous dire de venir à Berlin, c'était le jour de congé de Hubi ; Mlle Schroeter et Mamie Behrend nous ont donc aidés à faire nos valises, ce qui n'a pas été facile, car Hubi est à peu près la seule à savoir où se trouve chaque chose. D'un autre côté, nous n'avions pas besoin de beaucoup d'affaires. Papa nous a dit de n'emporter qu'un vêtement de nuit et un jouet chacun, parce que nous n'allons pas rester longtemps. Nous avons chacune pris une poupée – j'ai choisi Elsa –, mais pas Helmut, bien sûr, qui a apporté un tank. Mamie B. n'arrêtait pas de pleurer et de répéter sans cesse la même chose : « Dites à votre mère qu'il faut que je la revoie. Faites-lui un gros baiser de ma part. Je lui avais dit, je lui avais dit que ça tournerait au désastre. Elle n'aurait jamais dû l'épouser. » Cela nous a tous énervés. Mamie B. est toujours malpolie avec Papa ; d'après Maman, c'est parce qu'ils n'ont jamais discuté en face à face. Elle dit que Mamie B. en fait des tonnes et que c'est ridicule, que cette guerre sera bientôt terminée et que nous nous retrouverons bien vite tous ensemble. Je ne sais pas dans quelle maison nous vivrons après la guerre. J'imagine qu'il va falloir un certain temps pour déblayer Berlin, et que nous serons sans doute mieux sur Schwanenwerder. Avec un peu de chance, nous y passerons tout l'été. J'ai envie

de monter à cheval plein de fois. Rosamund me manque déjà.

Dès que Hubi est revenue de son jour de congé et qu'elle a découvert que nous étions partis, elle est venue nous chercher à Berlin. Elle est arrivée au moment même où nous quittions le bunker du ministère. Helmut adore Hubi et il s'est exclamé sans réfléchir, comme d'habitude : « Tu viens avec nous au bunker du Führer ? » Le plus gênant, c'est que Maman n'a rien dit. Apparemment, elle ne voulait pas que Hubi nous accompagne. Je suppose qu'il n'y a pas assez de place pour tout le monde. Hubi a regardé Maman, et Maman s'est tournée vers nous et a lancé : « Allez, les enfants, dépêchez-vous. Au revoir, Hubi. » Et Helmut s'est écrié avec entrain : « À bientôt, Hubi ! » Comme si on partait en vacances.

Nous avons pris la voiture pour aller jusqu'au bunker, même si c'est à deux pas du ministère. On ne peut plus marcher nulle part à Berlin ces jours-ci. Les pavés sont couverts de briques écroulées et de débris de verre. À certains endroits, on pouvait à peine circuler au milieu de la chaussée. Et il pleuvait à verse.

Maman et Papa sont partis dans la première voiture et tous les enfants dans la seconde. Je me suis installée devant. Le conducteur avait une drôle d'allure avec son nez épaté de boxeur et ses oreilles énormes. Ce n'était pas l'un des chauffeurs habituels. Il m'a énervée parce qu'il nous parlait comme il n'aurait jamais osé le faire si nos parents avaient été avec nous ; il essayait

de nous soutirer des informations qu'il n'aurait pas cherché à apprendre d'eux.

« J'imagine que vous êtes tout excités d'aller dans le bunker du Führer ?

— Oh, oui ! a dit Helmut. On va voir oncle Führer et il y aura des tas de généraux et de soldats. On sera en plein cœur de l'action.

— Est-ce que Mlle Braun sera là aussi ? »

Je n'allais tout de même pas répondre à ses questions. Je suis sûre que personne ne sait exactement qui il y a dans le bunker. Et Maman nous dit toujours de bien faire attention à ce qu'on raconte, surtout aux domestiques, mais je crois que Helmut est encore trop jeune pour comprendre pourquoi. Il a neuf ans et demi.

« Tu veux dire tata Eva ? a demandé Helmut d'un ton solennel. Oh, oui, je pense que oui.

— Tata Eva, hein ?

— Ce n'est pas vraiment notre tante, a expliqué Helmut. Mais on l'appelle tata, car c'est une bonne amie de la famille.

— Vous la connaissez bien, pas vrai ?

— Plutôt bien. »

On ne l'a rencontrée que quelques fois et on ne l'a plus revue depuis des lustres – il faut toujours que Helmut dise des bêtises.

« Il paraît qu'elle est très belle. »

Je crois que Helmut n'a pas su quoi répondre.

Malgré la pluie, la moitié du ciel était rouge à cause des feux des Russes à l'est. Heide croyait que c'était le soleil qui se couchait et applaudissait parce que les couleurs étaient magnifiques. Elle ne fait pas la différence entre l'est et l'ouest. Maman nous fait croire que le bruit des fusils

est le tonnerre, et mes frère et sœurs ne se demandent même pas pourquoi il y a des orages tous les jours, même quand il fait beau. Je me sens très seule.

Nous sommes passés devant l'un des panneaux que Papa a fait peindre dans toute la ville : « Tous les Allemands défendront leur capitale. Nous arrêterons les hordes rouges aux portes de Berlin. » Le chauffeur ne semblait pas trop s'inquiéter des hordes rouges. « Ivan », il les appelait. « Ivan boit tellement de vodka qu'il a plus de chances de se tirer une balle dans le pied que de toucher un soldat allemand ! » Ça le faisait rire tout seul.

Tant de bâtiments ont été bombardés. Certains se sont complètement écroulés, d'autres sont simplement éventrés et révèlent du papier peint à fleurs, des cheminées et des portes ne donnant sur rien. Quand nous avons quitté Schwanenwerder l'autre jour, nous avons vu des mamans en manteau faire cuire des choses sur des foyers ouverts à même les ruines, et des enfants pieds nus et crasseux accroupis tout autour. Je ne sais pas ce qu'ils mangent : il n'y a pratiquement plus un seul magasin. Nous sommes passés devant une maison en feu – d'immenses flammes jaunes sortaient par les fenêtres – tandis que les bâtisses voisines restaient debout et intactes, comme si de rien n'était. Helmut affirme avoir vu un cadavre pendu à un lampadaire. Je pense qu'il ment.

Nous sommes sortis de voiture dans la cour de la chancellerie du Reich. L'édifice a été touché par les bombes. Il y a des trous énormes dans

la toiture, et il y a devant des tas de gravats et des carcasses de voiture. Toutes les vitres ont été brisées, ce qui confère à l'endroit l'allure d'un crâne. Papa dit qu'il ne faut pas trop s'inquiéter pour les dégâts, parce qu'une fois que nous aurons gagné la guerre nous pourrions reconstruire une ville plus grande et plus belle.

Nous avons franchi une porte haute et étroite au fond de la cour, puis nous sommes descendus dans les celliers de la chancellerie. Là, tout était intact. Nous avons dépassé les cuisines pour entrer dans un grand garde-manger rempli de fruits en bocaux, de confitures, de salamis, de saucisses, de bœuf mariné, de sacs de farine et de sucre et d'innombrables caisses de vin et de champagne. Puis nous avons ouvert une sorte de placard, qui donnait en réalité sur un couloir secret, au bout duquel une énorme porte métallique était gardée par des soldats avec des casques et de très longs fusils. Ils ont fouillé nos sacs, même le sac à main de Maman, avant de nous laisser passer. Maman n'était pas contente du tout, mais ils ont insisté en disant que c'étaient les « ordres du Führer ». Une fois à l'intérieur, nous avons descendu les escaliers menant aux bunkers. Il y avait des centaines de marches – tellement que j'en ai eu les jambes qui tremblaient – et tant de virages et de couloirs que j'étais complètement désorientée. Hilde a dit que ça ressemblait à un labyrinthe, mais Maman a fait remarquer que, heureusement, ça menait à oncle Führer, pas au Minotaure. Helmut était tout excité et n'arrêtait pas de dire : « Ça y est, on est en plein cœur de la guerre totale ! »

Une fois que nous sommes arrivés au bunker du Führer, Papa est allé trouver l'une des secrétaires pour qu'elle nous mène à notre chambre. Celle de Maman est juste à côté de la nôtre dans le pré-bunker, mais Papa est en bas, dans le *Führerbunker*, pour qu'il puisse toujours être auprès d'oncle Führer. Maman est restée en bas pour le saluer puis est tout de suite allée se coucher. Elle a de nouveau des problèmes au cœur.

La secrétaire s'appelle Mme Junge. On voit qu'elle n'a pas l'habitude de garder des enfants, parce qu'elle ne nous a pas demandé de nous démêler les cheveux avant d'aller au lit, et je pense qu'elle aurait même oublié de nous forcer à nous brosser les dents si je ne le lui avais pas rappelé. Mais elle est gentille. Dès notre arrivée, elle nous a dit qu'elle allait nous trouver de quoi « nous occuper » et elle nous a emmenés dans le bunker du Führer pour nous montrer une immense réserve.

La pièce était remplie de choses inattendues. L'anniversaire d'oncle Führer a eu lieu il y a quelques jours, et ils ont rangé tous ses cadeaux ici. Apparemment, il n'en voulait pas, et il a dit à Mme Junge de nous laisser prendre ce qui nous plaisait.

Il y avait tant de choix – des bibelots, des jouets, des livres pour enfants –, mais rien qui corresponde vraiment à un homme adulte.

« Je veux l'ourson avec le nez noir ! » a crié Heide en désignant l'étagère du haut. Mme Junge le lui a attrapé.

« Regardez ! Ils ont *Stukas greifen an*¹ ! Qui veut faire une partie avec moi ? » a demandé Helmut en sautillant sur place.

Un silence de mort. *Stukas greifen an* est le pire jeu de plateau du monde, personne n'y jouera jamais avec lui.

« Je vais jouer avec toi, lui a dit Mme Junge en lui tendant la boîte. Tu veux autre chose ?

— J'aimerais bien avoir les soldats de plomb, et... (Helmut a observé tous les rayonnages.) Je pourrais prendre quelques voitures, aussi ? Madame Junge, pourquoi oncle Führer a reçu autant de jouets ?

— Je n'en ai aucune idée. Beaucoup de gens l'aiment et voulaient lui offrir des cadeaux, mais j'imagine qu'ils ne savaient pas quoi prendre. Les filles, que voulez-vous ? »

Nous avons choisi des tonnes de peinture, du papier à aquarelle, des jeux de cartes et des livres. Hilde a réclamé des histoires de Peaux-Rouges, qu'oncle Führer adore, et Holde un énorme recueil des frères Grimm, *Contes de l'enfance et du foyer*, ainsi qu'une poupée en costume traditionnel allemand.

Nous étions en train de remonter le gros escalier quand le vagissement des sirènes d'alerte aérienne a retenti, juste avant une énorme explosion. Holde s'est mise à pleurer.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, ne t'en fais pas. » Mme Junge s'est accroupie à côté d'elle. « Nous sommes dans l'endroit le plus sûr de la ville. Aucune bombe ne peut nous atteindre ici. »

1. Littéralement : « Les stukas attaquent ». (*N.d.T.*)

Une nouvelle explosion s'est ensuivie immédiatement. Les lumières ont clignoté, et des flocons sont tombés du plafond.

« Vous vous habituerez vite au bruit. Personnellement, je ne l'entends presque plus. Je vis sous terre depuis près de cent jours. Venez, c'est l'heure du goûter. »

Au moins, elle reconnaît qu'il y a des bombes. J'espère pouvoir lui soutirer quelques vérités.

Des sandwiches au fromage et au salami, du gâteau au chocolat et du chocolat chaud étaient disposés sur une grande table dans le couloir. Mlle Manziarly a fait le service. Elle est la cuisinière personnelle d'oncle Führer. La seule personne à qui il fasse confiance pour préparer ses repas. Elle est autrichienne et a un accent très prononcé, des cheveux bruns coiffés en chignon, un tablier serré et de gros doigts. Elle a dit qu'oncle Führer a insisté pour qu'elle nous prépare un gâteau au chocolat. Elle en a coupé six parts bien droites et égales. Holde n'en a pas voulu parce qu'elle ne mange pratiquement que du pain et du beurre, mais Mlle Manziarly n'en a pas fait toute une histoire. Elle a dit qu'elle avait l'habitude des gens aux goûts particuliers. Oncle Führer mange du gâteau au chocolat tous les jours, mais jamais de viande.

Après le goûter, tante Eva est venue nous voir. Elle nous a gratifiés d'un baiser chacun. Elle a posé sa joue contre notre joue – elle a la peau la plus douce du monde – et a embrassé l'air à côté de notre oreille, et on a pu sentir son parfum délicieux. On dirait une actrice. Ses cheveux bouclent légèrement autour de son visage. Ses sour-

cils sont épilés de si près qu'on dirait qu'ils sont peints. C'est peut-être le cas. Ses lèvres forment un cœur rouge parfait. Et ses ongles font tous exactement la même taille, ont tous exactement la même forme et sont exactement de la même couleur que son rouge à lèvres. Elle a l'air incroyablement propre. Je ne sais pas comment on peut être aussi propre. Surtout ici. En tout cas, elle nous a appris une excellente nouvelle : Blondi, le berger allemand d'oncle Adi – elle l'appelle oncle Adi –, a eu des chiots ! Nous avons suivi les frous-frous de sa robe jusqu'au *Führerbunker* pour les voir.

Ils sont si mignons ! Ils sont tellement petits qu'on a du mal à croire qu'ils vont devenir de gros chiens comme Blondi. Ils n'ont que deux semaines et leur poil marron et doré encore tout pelucheux est vraiment doux ! Il y en a cinq en tout, deux filles et trois garçons : Foxl (c'est ma préférée ; elle l'a appelée comme le terrier qu'oncle Adi avait pendant la Première Guerre mondiale), Stasi (le nom d'un des vieux chiens préférés de tata Eva), Wolf (d'après tata Eva, c'est le préféré d'oncle Adi), Harass (le nom de leur père) et Luger (tata Eva dit que c'est le nom d'une personne qui a inspiré oncle Adi, pas celui du pistolet). Tata Eva nous a dit que nous pourrions en ramener un à la maison après la guerre, mais nous n'avons pas pu nous mettre d'accord. Moi, je voulais vraiment Foxl, parce qu'elle s'est endormie sur mes genoux, mais Helmut voulait vraiment Luger parce que c'est le plus gros. Finalement, tata Eva nous a dit de demander à Maman si on pourrait en avoir deux.

Tata Eva s'est assise à son petit bureau pour écrire une lettre. Même son matériel est beau. Son épais papier couleur crème, son stylo à plume noir... Avec elle, on oublie qu'on est sous terre en plein milieu d'une guerre. Au bout d'un moment, elle a appelé Mme Junge pour lui demander de nous ramener dans notre chambre. Elle a dit qu'on pourrait jouer à cache-cache demain, dans le bunker du Führer.

« Et n'ayez pas peur des soldats, a-t-elle ajouté. Tout le monde est ravi de vous avoir ici ! »